

## **La latinité entre utopie et prospective**

*François L'Yvonnet*

“C'est à mi-pente que le monde est le plus beau.”  
(Saint Augustin.)

Si l'on adopte une démarche de type “apophatique”, dans le prolongement d'une explicitation de la notion amorcée à Lisbonne, en octobre 2003 (“Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage”), nous pouvons peut-être essayer de dire de la latinité non ce qu'elle est, ce qu'elle est *positivement*, du moins ce qu'elle n'est pas:

**I – La latinité n'est pas la romanité.** Simone Weil parlera des Romains comme d'une “poignée de fugitifs qui se sont agglomérés artificiellement en une cité”, des conquérants qui, à la différence des Grecs, resteront étrangers à toute spiritualité. Idolâtres de l'État, idolâtres de la force – qui réifie l'homme, qui le cadavérise –, intrinsèquement cupides, les Romains, prétendument dépositaires d'une mission civilisatrice qui les conduiront à déraciner par le glaive les peuples conquis, se seraient essentiellement caractérisés par leur impérialisme, qu'elle compara à celui d'Hitler. Ainsi,

Carthage fut-elle détruite... Bernanos, de son côté, lecteur effaré de Suétone, gardera une aversion définitive pour les mœurs délitées de l'empire.

Elle n'est pas la romanité, bien qu'à la suite de Rémi Brague nous mesurions combien l'univers latin porte la marque forte et originale d'une expérience romaine de la transmission de ce qui n'appartient à personne en particulier et donc peut appartenir à tous. Pour un latin, la médiation romaine est difficilement contournable. La Constitution antonine, qui étendait la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire, tire une grande part de sa force symbolique d'un tel geste "transmetteur". "À la différence des Grecs qui mettent leur point d'honneur à ne rien devoir à personne, à ne pas avoir eu de maîtres, les Romains avouent volontiers ce qu'ils doivent aux autres."<sup>1</sup> D'où l'idée très féconde de "voie romaine".

En ce sens, la latinité, telle que nous l'entendons, doit à la romanité quelque chose d'essentiel: tout commencement est un recommencement.

Candido Mendes, dans un ordre d'idées proche, insiste sur la triade qui "arme" en profondeur la latinité, la distinguant du monde anglo-saxon: l'État, le pluralisme et le syncrétisme.<sup>2</sup> Une culture de l'État qui est un legs de l'empire romain. Un pluralisme constitutif: c'est le grand fleuve de rencontres dont a parlé Fuentes (la source romaine, les apports français, italien, espagnol, portugais auxquels se joignent les affluents amérindiens et les eaux primordiales de l'Afrique noire). Un pluralisme qui tend

vers un syncrétisme, point d'orgue de l'enchevêtrement inextricable des inspirations et des motifs.

(Peut-être faudrait-il préférer l'idée de "romainité" à celle de "romanité", afin d'éviter tout relent maurrassien: une vision romanocentrale, antimoderne, antigermanique, antisémite et antidémocratique, qui mêle politique "naturelle" et classicisme gréco-latin. Elle inspira aussi bien Franco que Salazar.)

**II – La latinité n'est pas l'europeanité.** Nous sommes ici, à Quito, quelques Européens, nominalement du moins, qui s'accorderaient à grand peine à donner un semblant de contenu commun à cet ensemble flou et fuyant qu'est l'extrême occidentale du continent asiatique. On peut être européen à la manière de Descartes guerroyant dans les rangs de l'armée hollandaise de Maurice de Nassau ou dans celle de Maximilien de Bavière, aux abords immédiats de son célèbre "poêle", de Voltaire prenant langue à Londres ou à Berlin avec le roi Frédéric II, de Stendhal le plus lombard des écrivains français, de Robert Schuman ou de Jean Monnet. Pour ne parler, sautant de siècle en siècle, que de l'Europe "française". Il nous semble, dans l'horizon tragique des missions achevées, que l'Europe est déclinante. S'il y a une merveilleuse mosaïque européenne (foisonnement inouï de détails, dans lesquels William Blake voyait un caractère sacré), on peut avec George Steiner se demander si l'Europe n'est pas fatiguée de ses 2000 ans d'histoire: "Pourquoi se remettrait-elle des deux guerres mondiales, des tueries de la première aux massacres de la seconde? Dans le

passé, des empires immensément doués ont disparu! Et puis, il est possible que les cultures qui tuent leurs juifs ne reviennent pas.”<sup>3</sup> G. Steiner se demande encore si la conscience européenne ne porte pas en elle une certaine conscience de soi eschatologique, l’idée confuse, mais présente dans nos représentations collectives, que l’histoire a un terme (bien avant la reconnaissance par Valéry de la nature mortelle des civilisations).

Il est au surplus fort douteux que l’Europe puisse prétendre être un modèle universalisable (quoiqu’en pensent certains, dans leur hâte à vouloir intégrer, comme naturellement, à la Communauté Européenne les marges de l’Europe historique). À force d’éviter l’Europe de toute mémoire, on n’obtient qu’un vague squelette normatif, tout juste bon à nourrir les exercices rhétoriques.

La latinité n’est pas l’européanité, bien que les pays latins (et l’expression mériterait de plus amples développements) gardent de l’Europe-mère des traits d’identité remarquables, des manières d’être et de vivre entre toutes reconnaissables. Le même George Steiner, dans un petit essai brillant,<sup>4</sup> met l’accent sur deux dimensions, géographique et historique, qui font selon lui la singularité de l’Europe: des horizons accessibles à des jambes (“Métaphoriquement, mais aussi maternellement, ce paysage a été moulé, humanisé par des pieds et des mains”) et les cafés (“lieux de rendez-vous et de complot, de débat intellectuel et de commérage [...]. C’est le club de l’esprit et la ‘poste restante’ des sans-abri.”). Steiner ajoute que ni la Russie, ni

l'Angleterre, ni l'Amérique du Nord ne connaissent pareille institution. Qu'ils se nomment Deux Magots, Florian, A Brasileira, Gijon, Slavia, Leopold Hawelka, etc.,<sup>5</sup> le café est emblématique de l'*extimité* (le contraire de l'intimité) des mœurs européennes. Il y a une dramaturgie des relations sociales, dont le café est l'enclos remarquable.

Remarquons, seulement, que la “carte des cafés” couvre un espace qui excède celui de la seule Europe. Nous trouvons pareillement aux quatre coins de la latinité, à Dakar, Rio, Buenos Aires ou Valparaiso et sans doute à Quito cet art de la socialité, de la sociabilité, cet art de la conversation autour d'un pot dans ce que nous nommons par dérision “bistrot” (en souvenir d'une occupation militaire), alors qu'au contraire, rien ne presse en ces lieux. Ici, l'entregent se conjugue avec une certaine impertinence. Où que je sois, dès lors qu'existent ces refuges “latins”, je me sens chez moi. Je ressens très intensément ces lieux à la fois publics et privés, comme des lieux de fronde, de création et de paroles librement partagées.

**III – La latinité n'est pas la Méditerranée.** Nous nous en sommes expliqué à Bakou. Le monde latin a pour une large part rompu avec la mer nourricière. Larguant les amarres pour d'autres horizons, les conquérants latins ont labouré l'océan. Il n'y aurait pas grand sens à vouloir maintenir une sorte de cordon ombilical entre la *mare nostrum* et sa supposée progéniture. Sans compter que le monde arabo-musulman, jaloux de ses singularités, en borde la rive sud. Mais de

rive à rive, de bord à bord, depuis des millénaires, les peuples méditerranéens s’observent, commercent, s’ignorent et se battent... Un vis-à-vis majeur qui rythme l’histoire méditerranéenne gréco-latine, judéo-chrétienne et musulmane. Rien de tel aujourd’hui dans un monde sans ailleurs, sans secret, un monde où règne sans partage le “temps réel” des *computers*, temps intégral, uniforme et unique, potentiellement tyrannique (Paul Virilio<sup>6</sup>). Dans un monde sans rive, et donc sans possible face-à-face, dans un espace de plus en plus restreint.

La latinité n’est pas la Méditerranée, bien que celle-ci garde une fonction quasi paradigmatische: elle est un espace en perpétuelle tension (jusqu’à l’éclatement) qui réalise un équilibre précaire entre les contraires, entre le clos et l’ouvert (une mer qui est un long détroit entre deux mers, l’une quasi fermée, la mer Noire, l’autre ouverte sur les lointains maritimes, l’Atlantique); le même et l’autre (une identité forte, faite d’appartenances ouvertes et indéfinies, toute tentative de réduction de l’une à l’autre est un appauvrissement<sup>7</sup>); l’un et le multiple (en dépit des scissions et des crises, en dépit des affrontements, la Méditerranée est à la fois homogène et disparate).

Lorsque Édouard Glissant parle des Caraïbes comme d’une autre Méditerranée, lorsque Candido Mendes croit reconnaître dans notre cher Atlantique, au-dessous des Bermudes, une Méditerranée allongée, où sommeille l’hellenisme de l’Occident, de quoi s’agit-il? sinon de Méditerranées plurielles dans lesquelles puise l’imaginaire de peuples dif-

férents, souvent composites, mais unis dans un même esprit d'anticipation. Nous sommes tous ici en quelque façon les riverains de cette Méditerranée “immatérielle”, idéelle plus qu’idéale, et de ses eaux mêlées.

Nous ne voyons pas dans ce que l’on appelle assez curieusement (pour une oreille française) l’indigénisme une objection majeure à cette forme paradoxale d’appartenance. Le réveil (ou l’éveil) d’une conscience indienne en Bolivie, au Pérou ou en Équateur est l’ultime rupture avec les modèles post-coloniaux. Non avec la latinité, qui peut au contraire maintenir entre les différences le ciment nécessaire à la construction durable des nations. Il en va de même – toute chose égale d’ailleurs – des relations compliquées qui unissent la France à certaines de ses anciennes possessions coloniales dans les Antilles, en Afrique du Nord ou en Afrique noire. Ainsi, avec l’Algérie: de manière récurrente, qui frise parfois l’obsession, Abdelaziz Bouteflika renvoie la France à ses crimes coloniaux impunis, qu’il n’hésite pas à comparer aux pires atrocités du nazisme. Outrances évidentes et provocations politiques qui ne doivent pas masquer une proximité culturelle objective, très souvent revendiquée (quels que fussent, par le passé, les programmes d’arabisation forcés): la pratique commune d’une langue, le français, qui n’est la propriété d’aucun peuple en particulier, qui n’appartient qu’à ceux qui en font leur langue véhiculaire ou de plume.<sup>8</sup>

La volonté politique de liquider le passé colonial ne comporte pas *ipso facto* de rupture avec tout le passé, en tout cas avec le passé fécond, celui qui engendre l’avenir. Le bi-

linguisme arabe-français ne gêne que les idéologues enfermés dans leurs schémas stériles.

La latinité francophone d'ici et d'ailleurs (elle peut être pareillement lusophone ou hispanophone), c'est d'abord une expérience de l'altérité faite langue. À travers la langue française, c'est une certaine vision du monde qui est reven- diquée. Vision "latine", nous semble-t-il, qu'ont laissé de côté les organismes officiels de la francophonie trop attachés à la seule "défense et illustration" d'un idiome. Léopold Sédar Senghor, le père du Sénégal indépendant et chantre de la négritude, immense poète de langue française, a écrit des pages lumineuses sur la latinité "nègre".

**IV – La latinité n'est pas la catholicité** (contre un monde protestant). Nous ne cherchons pas à renouer avec le vieux rêve de Napoléon III d'opposer un monde latin et catholique à une Amérique anglo-saxonne et protestante. L'épisode mexicain de triste mémoire a tourné à la pantalonnade! Le partage du monde n'obéit pas aux dichotomies d'école. Le monde catholique est une galaxie faussement homogène, parcourue de fractures diverses, en particulier théologico-politiques. Pensons à l'aventure dramatique des théologies de la libération en Amérique latine, en particulier au Brésil et à la manière forte avec laquelle Rome en régla le sort. Sans compter que nombre d'individus d'Europe et des Amériques se sentent latins, profondément, sans appartenir à l'Église, sans revendiquer une quelconque appartenance confessionnelle. Sans compter, aussi, que le catholicisme le plus vivant semble prospérer hors du monde latin (pensons,

par exemple, aux Philippines, au Bénin ou à l'île de Florès en Indonésie).

La latinité n'est pas la catholicité, bien qu'elle soit empreinte de culture catholique, de cette culture particulière qui imprègne le sud de l'Europe et l'Amérique latine. Brandir ici l'étymologie (*katholikos*, universel) serait un artifice apologétique un peu trop usé. Il faut seulement constater (l'analyse reste à faire) que la latinité est cet "espace" du monde où le pouvoir politique (et social) et le pouvoir spirituel sont séparés, pour le pire parfois (la *chose publique* est alors sans âme), le plus souvent pour le meilleur. Une séparation des pouvoirs que renforcera la Contre Réforme tridentine.<sup>9</sup>

Imagine-t-on sérieusement un Bush catholique?

Il est vrai aussi, Candido Mendes aime à le rappeler,<sup>10</sup> que protestantisme et tropique n'ont jamais fait bon ménage. Les "premiers" navigateurs français à s'être aventurés le long des côtes brésiliennes étaient des protestants calvinistes (les amiraux Coligny et Villegagnon) qui ne firent pas souche, pour le moins.

**V – La latinité n'est pas la méridionalité** (contre la septentrionalité). Comme s'il fallait régénérer les rapports Nord/Sud, leur conférer (presque inespérément) de nouvelles formes d'expression et de radicalisation. Le tiers-mondisme est mort (avec le tiers-monde), laissons-le reposer en paix. Comme le disait Renan, la foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne, on est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment

les dieux morts. L'axe Nord/Sud appartient à une géographie périmée. C'est en termes de turbulences locales, de déchirures, de plis peut-être (Deleuze), voire de refuges qu'il faut essayer de penser les résistances à la globalisation intégrée qui nous est aujourd'hui imposée.

Il faut renoncer aux géographies trop facilement historisées: l'oiseau de Minerve ne prend pas son envol à l'Est (dans la Chine hégélienne) pour venir mourir dans l'occident rationaliste. Les crises majeures du nouveau millénaire ont durablement agacé les boussoles.

La latinité n'est pas la méridionalité, bien qu'elle ait à voir avec une certaine lumière, avec l'exigence de clarté et de distinction déjà présente dans le Logos grec, qui nimbera toute la culture antique transmise jusqu'à nous par la voie romaine. Une voie singulière qu'emprunteront les passeurs du sud de l'Europe, tous les voyageurs italiens, espagnols, portugais ou français, mais aussi levantins ou perses. Sans relâche, depuis des temps reculés, ils arpencent les routes maritimes et caravanières tissant un réseau d'humanité bigarrée.

Edgar Morin aime à dire que la latinité c'est le sud + l'universel. Il ajoute: "La latinité n'est pas une défense qui veut se refermer, se recroqueviller dans une ethnie propre, c'est quelque chose à travers tous les héritages civilisateurs qui ont marqué les pays méditerranéens et l'Europe du sud, puis les métissages culturels profonds qui ont existé et qui existent encore en Amérique latine." Un peu plus loin: "Et puisque les pays de langues latines ont fortement le sens de

l'universel, par là même, sans vouloir être les porte-parole, ils peuvent défendre les intérêts et les cultures des autres pays du sud: européens, africains, asiatiques et autres.”

**VI – La latinité n'est pas l'ancien monde** (contre le nouveau monde). D'abord, de quel *nouveau* monde parlons-nous? De celui qui se riait hier encore, avec Ronald Rumsfeld, des *vieilles* nations d'Europe? Le Brésil et les États-Unis, par exemple, ne vivent pas la nouveauté de la même manière.<sup>11</sup> Le Nouveau monde nord-américain pense la nouveauté dans les termes d'une post-histoire. “La fin du monde est reportée à une date antérieure”, disait drôlement Philippe Muray, celle de l'histoire aussi, serions-nous tenté d'ajouter. Une annonce aux accents baudrillardiens.

D'une certaine manière, nous sommes tous au seuil du nouveau monde, sur le point d'y basculer, et son avènement a quelque chose d'effrayant. Ce nouveau monde est sans passé (l'amnésie est à la mesure des repentances, toujours abyssales, avec ses rituels compulsifs) et sans avenir (c'est le règne de l'illimité). Un monde sans histoire, sans tournant et sans leçon (l'Irak et le Liban en payent le prix fort). Jean Baudrillard parlerait de “solution finale”: “On a déjà franchi le point d'irréversibilité (...), on est déjà dans une forme exponentielle, illimitée, où tout se développe dans le vide, à l'infini, sans pouvoir être ressaisi dans une dimension humaine, où on perd à la fois la mémoire du passé, la projection du futur, la possibilité d'intégrer ce futur dans une action présente.”<sup>12</sup>

La latinité n'est pas l'ancien monde, bien que nous sachions qu'avancer suppose de ne pas annuler tout ce qui a eu

lieu. Simone Weil disait que le salut viendra du passé, c'est-à-dire de la *fidélité* (que l'on peut opposer à la *foi*). Il y a une fidélité latine, à son héritage, qui est projective. Non point se fermer à ce qui sera, mais le rendre possible ici et maintenant. Il faudrait parler de “tradition du nouveau” ou d’“invention de la tradition” (Michel de Certeau), contre la tyrannie du “nouveau monde”, qui a pris le relais, presque sans transition, de l’“avenir radieux”.

**VII – La latinité n'est pas une partie du monde**, elle n'est pas davantage une “civilisation”. On serait bien en peine d'en produire, comme telle, une définition. Elle est, ce qui la rend infiniment précieuse à nos yeux, un espace et un temps de communication, de circulation et de passages. C'est sans doute, une fois de plus, ce qui fait que l'on se sent chez soi, sans hyperbole, à Santiago du Chili, à Rio, à Naples ou à Paris: on est pris dans le même mouvement, celui qui réalise les équilibres précaires, qui nous fait nous tenir dans les marges, là où s'exerce une force centrifuge – celle qui nous éloigne du centre.

La latinité n'est pas une partie du monde bien qu'elle soit un “milieu”. Il faudrait ici jouer de toutes les ressources de l'espace contre le diktat du temps, contre la réduction de l'espace au temps qui prévaut dans les grandes philosophies de l'histoire, qui trouveront leur accomplissement paradoxal dans la fin de l'aventure historique. Le temps a définitivement réduit l'espace, sonnant sa disparition en tant que temps historique (doué d'un sens, d'une linéarité et d'une finalité). Il faudrait concevoir d'autres géographies, déterritori-

rialisées, des géographies “spirituelles” qui fassent toute leur place aux réseaux, aux rhizomes (si l’on veut être deleuzien), à des mises *en* relation (horizontales), qui s’opposeraient partout et toujours aux mises *sous* relation (verticales). À la mesure de ce qu’Édouard Glissant appelle le “Tout-monde”

•

La latinité est autant une méthode (au sens propre et grec du terme, “*methodos*”, un “chemin qui mène au loin”, un chemin qui n’est pas tout tracé, mais advenant à mesure que l’on chemine...), qu’une posture (une certaine manière d’aborder les problèmes, d’habiter les crises, de nouer des relations), une inspiration (un certain souffle qui est peut-être celui de l’esprit) ou une prospective. Gaston Berger – qui le premier fit de l’adjectif “prospectif” un substantif – souhaitait nous arracher à la fascination du passé, à la tentation “rétrospective”). Il disait que l’avenir était moins à découvrir qu’à inventer. Une prospective de la latinité est une façon inventive de dessiner les contours du possible, de garder ouvertes les portes de l’avenir. Un conte soufi, rapporté par Idries Shah, évoque les portes du paradis qui ne s’ouvrent que pour un court instant; le distrait se réveille au moment où elles se referment dans un énorme fracas! Les portes s’ouvrent, mais se ferment aussitôt, soyons donc prêt.

Il ne faut pas penser la situation actuelle du globe en termes de chocs des civilisations (entendu au sens à la fois trivial et hungtingtonnien), comme s’il y avait *des* civilisations (Braudel a bien montré le caractère éminent et bientôt hégé-

monique de *la civilisation*, de l'emprise qu'elle exerce sur *les cultures*). Il y a en revanche des phénomènes de mimétisme concurrentiel. Il faudrait peut-être convoquer René Girard et donner à sa théorie du désir mimétique une dimension géopolitique. Raymond Aron disait prophétiquement que l'internationalisation du monde (que dire alors de la mondialisation) engendrerait de la violence. Violence, qui est un fait et non une thèse. La latinité se tient sur une position tierce, qui refuse l'alternative illusoire qui nous est imposée entre l'hégémonie d'un seul monde, qui ne nous laisse aucun ailleurs et une terreur aveugle et inassignable. Alors que la liberté intégrale (celle qui prévaut dans notre univers post-moderne) rencontre une terreur quasi absolue, donnons-nous pour tâche moins de construire un monde de différences – vieille ritournelle –, que de conserver et de cultiver dans les replis de nos jardins, à l'abri des rivalités meurtrières, dans les ultimes confins du monde habité, les germes de demain.

Nous voulons croire que sur les ruines de l'histoire, l'ange, dont a parlé si superbement Walter Benjamin,<sup>13</sup> n'offrira plus seulement son dos muré à une humanité vouée à la catastrophe, mais l'ébauche d'un nouveau sourire.

## Notes

1. *Europe, la voie romaine*, Gallimard, 1999, p. 48.
2. Candido Mendes, *Le Défi de la différence*, Albin Michel, 2006, p. 70 sq.
3. “Il faut avoir le courage des grandes erreurs”, entretien avec George Steiner, *Le Magazine littéraire*, juin 2006.

4. *Une certaine idée de l'Europe*, Acte Sud, 2005.
5. Le journal *Le Monde* a consacré cet été plusieurs livraisons à cette éminente institution européenne.
6. Le “temps réel qui l’emporte sur l’espace réel”, l’instantanéité qui annule le jeu subtil de distance et de proximité qui fait le prochain comme le lointain. Or, comme le dit Paul Virilio (*La vitesse de libération*, Galilée, 1995), “la question du lointain et du prochain, c’est la question de la Cité”. Et donc celle de la démocratie.
7. Michel Serres a longuement développé les thèmes de l’appartenance et de l’identité, en particulier dans *L’Incandescent*, Le Pommier, 2003.
8. Lors de son discours de réception à l’Académie française, en juillet dernier, Assia Djebar, quatrième “Immortelle”, a évoqué son attachement fusionnel à la langue française, “lieu de creusement de mon travail, espace de ma méditation ou de ma rêverie”, “tempo de ma respiration au jour le jour”. Mais elle a également évoqué l’“immense plaie” infligée par le colonialisme aux peuples colonisés.
9. Il y aurait beaucoup à dire et à redire, semble-t-il, des analyses célèbres de Max Weber qui, dans *Éthique protestante et esprit du capitalisme*, cherchaient à montrer que la thèse réformée de la *justification par la foi* suscitait davantage d’initiative dans la société civile que celle de la *justification par les œuvres*. Analyse célèbre, mais contestable (cf. en particulier, René Rémond, *Le Christianisme en accusation*, Albin Michel, 2005, p. 48 sq.).
10. *Le Défi de la différence*, op. cit., chapitre II, “La Singularité brésilienne”.
11. Cf. *Le Défi de la différence*, op. cit., p. 47 sq.
12. *Mots de passe*, Pauvert, 2000, p. 72.
13. *Sur le concept d’histoire in Œuvres III*, Folio essais, Gallimard, 2000, p. 434.